

SUR LE STYLE ET LE SENS DANS *LA QUESTION* DE HENRI ALLEG  
**LE CRI QUI SE MAITRISE**

Il disait encore: — A ceux qui ignorent,  
 enseignez-leur le plus de choses que vous pourrez; la  
 société est coupable de ne pas donner l'instruction gratis;  
*elle répond de la nuit qu'elle produit.* Cette âme est pleine  
 d'ombre, le péché s'y commet. Le coupable n'est pas celui  
 qui y fait le péché, mais celui qui y a fait l'ombre.<sup>1</sup>



2

Un 'sac de sable,' un 'gibier,' jeté comme une 'balle par les gifles et les coup de pieds'—tous des épithètes qui veulent simplement dire "un mort en sursis," ce qui vient de définir l'existence d'Alleg pendant

---

<sup>1</sup> Hugo, *Les Misérables* (mes italiques).

<sup>2</sup> Leon Golub, *Mercenaries IV*, 1980, Saatchi Gallery, Londres.

son séjour à El Biar.<sup>3</sup> Il s'agit d'un cri du corps ainsi que de l'esprit mais également d'un cri tellement prolongé, provoqué par des coups qui touchent l'âme elle-même et la battent afin de la maîtriser. En effet, on peut dire que cette procédure longue et ardue a vraiment apprivoisé même les sentiments les plus primitifs dans lui—la douleur, le désespoir, la volonté de vivre—dont émerge un homme détruit, "tout a fait insensible" mais aussi une âme renaissante, plus sage avec une nouvelle pulsion; ce sont cette mission d'attraper l'expérience commune de l'injustice odieuse ainsi que sa découverte à travers le creuset de la torture qui intéressent aux *Editions de Minuit*, ayant le but d'exposer les combats inaperçus.

Ce qui rend le 'procès-verbal' d'Alleg tellement frappant, toutefois, c'est ce même processus de domination qui le rend incapable de raconter son histoire en tant que victime typique, incapable de parler de son épreuve sauf avec ce 'style nu' et sans émotion, comme s'il n'est pas le sujet de ces traitements mais quelqu'un d'autre qui lit un témoignage. Alors, comment maîtrise-on les cris dans cette mesure? Qui les maîtrise, à quelle fin, et comment est-ce que un tel procédé manifeste-t-il à travers le texte?

Au niveau littéral, les prisonniers sont maîtrisés par les paras de la même façon qu'on "traîne un chien:" bien qu'Alleg, encore sauvage au début, résiste aux tortionnaires avec passion et des condamnations comme "vous vous en repentirez!"<sup>4</sup> sa lutte externe est bien écrasée après sa soumission continue à la torture, notamment par l'eau et l'électricité (25, 24). Dans ce sens, la domination s'agit de tuer le vieil Alleg, de lui fait savoir rien que la souffrance. On remarque qu'il ne peut s'empêcher de s'adapter à sa programme pénible lorsqu'il trouve "presque un soulagement" en serrant la boule entre ses dents pendant les secousses de

---

<sup>3</sup> (31, 52, 30, 25)

<sup>4</sup> Comparez ceci avec ses réponses à la même torture plus tard comme "vous allez pouvoir bientôt recommencer"—totalement vaincu, en admettant son impuissance à leur fait arrêter (53).

magnéto, et effectivement cette torture comble vite la totalité de la vie d'Alleg (25).<sup>5</sup> Par nature, la gégène "poursuit encore" ses victimes après les heurts par leur faire trembler et sursauter, mais également sa mentalité et même sa parole<sup>6</sup> se met à imiter les chocs d'électricité et de l'eau (41). Pendant que les séances avec les soldats dictent le rythme de sa vie, il s'essouffle en vain à garder son vrai soi. Il croit même entendre "la voix de Gilberte" dans la prison—sa femme, la seule mémoire qui reste—et avec ce dernier cri un passé auquel le supplice d'El Biar va succéder s'évanouie (50). Sans plus de liaisons avec son identité originale, Alleg devient maîtrisé en tant que instrument dans la production de douleur que travaillent les paras. Ils le laissent blessé et épuisé pendant les répit, sans aucune énergie juste comme un appareil éteint; toutefois avec "un seul coup" d'électricité il reprend "entièrement conscience," alors l'électrocution n'est plus la torture pour lui mais son existence, son monde entier et ce qui lui donne vie (58).<sup>7</sup> En fait Alleg "[se giflait] pour être certain" qu'il est dans la vie réelle, la souffrance est tout ce qu'il connaît (61). Pourtant, en apprenant vivre *dans* la torture (et non pas *avec* elle) il cherche continuellement pour quelque bonheur ou satisfaction. Mais ne trouvant que du mal, sa nature humaine le pousse plutôt à comprendre la torture elle-même comme un examen absurde ou un sport entre prisonnier et tortionnaire,<sup>8</sup> au prix de sa propre dignité et son état psychologique.<sup>9</sup> Cette

---

<sup>5</sup> En leur donnant des noms, Alleg personnifie les outils de torture et révèle peut-être une forme du syndrome de Stockholm, une reconnaissance de soi dans les machines de douleur qui ne connaissent pas les émotions ni la moralité.

<sup>6</sup> Présenté explicitement: "a-vant ton ar-res-ta-tion?" (40).

<sup>7</sup> Les gardes jouent le rôle de Dieu au niveau à la fois symbolique et aussi explicite: "Fais ta prière devant moi" dit le para (75).

<sup>8</sup> Plus tard, Alleg pense que les paras doivent "apprécier en sportif" sa persévérance à ne pas parler. Cette analogie entre la torture et le sport est renforcée par le motif d'une balle dont nous avons déjà cités deux instances. C'est possible qu'elle est produite dans la tête d'Alleg pour inventer son propre pouvoir, qu'il puisse prendre une place plus digne, avec l'égalité ainsi que l'honneur des concurrents (64).

<sup>9</sup> Néanmoins ce n'est pas à dire qu'il perd toute sa dignité—en fait plus tard on va voir que cette même mentalité lui montre une autre source de dignité, une tellement profond qu'elle lui donne la force de "[se] tuer si cela est nécessaire" (63).

dégradation de soi arrive peut-être inévitablement, et le langage fantastique comme une "disparition," être "prit en mains," et un "spectacle" qui abrite tout le monde de la vérité sur ce que se passe est une autre preuve de la normalisation du meurtre<sup>10</sup> dans cette dystopie (12, 22).

Ce traitement sans espoir, cette maîtrise absolue de tous les prisonniers ainsi que leur acceptation de leur incapacité d'arrêter la torture indiquent une efficacité dans la mesure où il faut qu'elle vienne d'un système bien huilé, et en effet si on regarde Alleg vraiment comme un "grosse légume," comme une matière première à traiter les parallélismes entre prison et usine deviennent claires (18). On dit "qu'on tortura jusqu'à l'aube," c'est la "routine de la maison"—alors les tortionnaires deviennent des ouvriers avec leurs heures de travail, qui essayent d'optimiser leur production (51). Comme n'importe quelle profession, il faut apprendre le métier. Un débutant "essaie comme ses chefs de [l'intimider]," et ils lui enseignent les meilleures techniques<sup>11</sup> de torture "pour ne pas perdre de temps" (20, 27). Comme n'importe quelle industrie, "on a des moyens scientifiques" qui mettent à jour l'exercice (53). Quoique la manière 'sèche' dont Alleg parle du système expose le cadre d'exploitation dans le camp, elle est également une réflexion d'un statu quo qui se préserve impitoyablement et anéantit chaque anomalie, dont le style 'maîtrisé' est une suite logique, une nécessité pour y survivre.

Or même si ce 'cri maîtrisé' est un résultat du système, il n'est certainement pas celui qui exige des soldats. En réalité on voit qu'un tel cri est vraiment le dernier moyen restant pour résister à eux. Dès le début Alleg proclame sa force mentale en disant "chaque coup...me raffermissait dans ma décision : ne pas céder à ces brutes," mais le corps est limité là où l'esprit n'est pas, et même quand il "décide à ne plus remuer les

---

<sup>10</sup> Alleg remarque sobrement comment les gardes tuent un prisonnier, puis on "[prétend] qu'il s'était jeté" (34).

<sup>11</sup> Par exemple, il vaut mieux utiliser le magnéto "par petits coups : tu ralentis, puis tu repars" (38).

doigts" l'électricité vainc ses ordres—malgré lui, "tous les muscles...se bandaient inutilement"; malgré lui, "les doigts s'agitèrent follement" (29).<sup>12</sup> Cette déconnexion entre corps et esprit est donc peut-être ce qui définit le cri d'Alleg: l'enfant d'une tête qui ne sent plus sa chair et d'un corps qui n'entend plus l'esprit. En fait, il est précisément ce lien rompu qui lui permet d'êtreindre la souffrance, d'examiner la "différence de qualité"<sup>13</sup> dans elle sous les différents appareils (27). Pendant que son corps atteint sa limite de la douleur, il décrit en passant les paras "[vidant] des bouteilles de bière," ce qui ajoute un air d'absurdité ainsi que d'horreur à la situation (24). Même en écrivant son témoignage, Alleg semble exister en dehors de sa chair en parlant très indirectement de lui-même comme "je m'entendis répondre" (57).<sup>14</sup>

Cependant, même sans une conscience de son corps, il n'est pas du tout facile à persévérer. Et Alleg sait bien que "ces facilites" ne sont pas "offertes volontairement," qu'il a un devoir de "[battre] jusqu'au bout" (62, 63). Pourquoi? Parce qu'il fait partie d'une expérience humaine commune et éternelle, l'expérience de l'impuissance complète face au mal, l'expérience d'endurer la torture jour après jour pour ses propres principes. Donc son devoir vient de la dignité d'un algérien libre ainsi que de quelqu'un fausement abusé, mais surtout de l'art, de la muse qui représente la souffrance cachée et porte la flamme d'espoir au cours du temps.<sup>15,16</sup> C'est une muse qui le conduit à analyser son état et son chagrin durant l'épreuve,

---

<sup>12</sup> Un écart présente même lorsqu'il "[essaie] de [se] décontracter," on voit que "[son] corps [refuse]" (33). La présence de la torture (les frissons, déjà notés) aussi bien que de l'écart dans sa vie quotidienne réaffirme l'idée que ce dernier est produit par le premier.

<sup>13</sup> En soulignant les différentes réactions d'Alleg aux techniques de torture, il devient encore un mécanisme passif à utiliser, par lequel la chaîne de fabrication du mal passe: "la courante avait atteint sa limite et, parallèlement, ma souffrance aussi" (38).

<sup>14</sup> Il est peut-être le plus séparé de la réalité physique quand il trouve qu'il n'a "plus aucune notion du temps," ce que n'est pas étonnant puisqu'il passe chaque jour de la même manière (26). Est-ce que l'esprit connaît le temps qui passe sans le corps?

<sup>15</sup> Alleg décrit explicitement comment la torture donne naissance à son art—lorsqu'il est sous l'électrocution, il commence à voir des "dessins géométriques lumineux" qui viennent naturellement (37). Un soldat même lui dit qu'il est

d'apprendre la machine derrière tous ces malheurs pour qu'il puisse l'exposer sous forme d'écriture afin de l'arrêter. Comme Sartres, "je la dévoile...pour la changer."<sup>17</sup> Mais pour présenter le point de vue de la victime d'une façon claire et franche, il doit mettre de côté ses réactions naturelles. Il doit maîtriser son propre cri, en se donnant à une mission beaucoup plus grande que la souffrance d'un homme, celle qui exige la volonté d'être un témoin idéal malgré toutes les impulsions de lâcher. Après tout, El Biar n'est pas la seule telle prison—donc il faut qu'Alleg expose les faits de son histoire pour l'objectif selon Simonin "d'imposer à l'opinion publique de prendre position"<sup>18</sup> sur la systématisation de la torture en Algérie, non pas seulement pour son propre peuple<sup>19</sup> mais pour "tous ceux qui chaque jour meurent pour la liberté de leur pays," car les atrocités commises là-bas sont éclairées par "les lueurs de la ville," car "ce qu'on fait [là], on le fera" ici, car "il pourrait être...chacun" entre nous et par conséquent, car l'ignorance n'est jamais l'innocence (80, 14).

- On saura comment je suis mort, lui dis-je.
- Non, personne n'en saura rien.
- Si, répondis-je encore, tout se sait toujours.<sup>20</sup>

---

dommage qu'il n'aille pas survivre pour "raconter des choses, de quoi faire un gros bouquin!" Ce présage fait allusion aux mots de Robbe-Grillet 'raconter pour enseigner,' aussi bien que les autres principes du *nouveau roman*, particulièrement ceux qui insistent sur les histoires de la réalité et le mariage entre 'l'art et la révolution,' qui se trouvent ici aussi (66, Robbe-Grillet *Pour un nouveau roman* 41-46).

<sup>16</sup> Comme Rioux a dit dans *La Torture au cœur de la république*, Alleg prendre "le ton des classiques" pour exposer une question de l'existence humaine immortelle.

<sup>17</sup> Sartres, *Qu'est-ce que la littérature?* (28)

<sup>18</sup> Simonin, *Le Droit de désobéissance* (17)

<sup>19</sup> Dans cette âme du martyr quotidien il n'y a pas de distinction entre les ethnies—en fait, Alleg trouve "une solidarité, une amitié" avec les musulmans dans leurs expérience partagée et lutte commune (77).

<sup>20</sup> (53)